

Japon cinéma Présente



E-book

LE CAHIER DU CINEMA JAPONAIS

-

1ere EDITION

Sommaire

❖ INTRODUCTION

- ❖ POURQUOI UN E-BOOK ?
- ❖ POUR QUELLES RAISONS J'AIME LE CINEMA JAPONAIS ?

❖ *LES 2 MEILLEURS FILMS*

- ❖ 1-LOU ET L'ILE AU SIRENES (DATE DE SORTIE : 30 JUIN 2017)
- ❖ 2-DANS UN RECOIN DE CE MONDE (DATE DE SORTIE : 6 SEPTEMBRE 2017)

❖ MA SELECTION DE FILMS A DECOUVRIR

- ❖ SAYONARA DE KOJI FUKADA (DATE DE SORTIE : 10 MAI 2017)
- ❖ APRES LA TEMPETE (DATE DE SORTIE LE 26 AVRIL 2017)
- ❖ HIRUNE HIME DE KENJI KAMIYAMA (DATE DE SORTIE LE 12 JUILLET 2017)
- ❖ MAZINGER Z (DATE DE SORTIE LE 22 NOVEMBRE 2017)

❖ LA REVELATION HISTORIQUE DE L'ANNEE

- ❖ LUMIERE D'ETE (DATE DE SORTIE LE 16 AOUT 2017)

❖ ZOOM SUR LA RETROSPECTIVE KITANO

- ❖ POURQUOI EN 2017, KITANO EST UN REALISATEUR CULTE ?
- ❖ *KIDS RETURN / KIZZU RITÂN* (SORTIE DE LA VERSION ORIGINALE EN 1996)
- ❖ HANA-BI (SORTIE DE LA VERSION ORIGINALE EN 1997) :
- ❖ L'ETE DE KIKUJIRO (SORTIE DE LA VERSION ORIGINALE EN 1999)

❖ LES DECEPTIONS

- ❖ CREEPY DE KIYOSHI KUROSAWA (DATE DE SORTIE LE SORTIE LE 14 JUIN 2017)
- ❖ L'ADAPTATION LIVE DE GHOST IN THE SHELL (DATE DE SORTIE LE SORTIE LE 31 MARS 2017)

❖ CONCLUSION ET REFLEXIONS SUR LE CINEMA JAPONAIS

❖ LES FILMS A NE PAS MANQUER EN 2018

INTRODUCTION

POURQUOI UN E-BOOK ?

Depuis la création du site, il y a 2 ans, j'ai essentiellement travaillé à la rédaction de critiques de films et d'articles sur les lieux de tournage. J'avais envie d'essayer un nouveau format, plus adapté pour développer certains sujets sur le cinéma japonais. Je voulais également répondre aux questions des lecteurs sur mon classement des films japonais sortis en 2017 et proposer ma sélection. J'ai donc décidé de me lancer dans la rédaction d'un E-Book.

Comme sur mon site, l'objectif est avant tout de partager ma passion pour le cinéma japonais et vous donnez envie d'aller voir ou revoir ces films sortis au cinéma. Dans cet E-book, vous pourrez découvrir mes coups de cœur, mes déceptions de l'année mais aussi quelques focus et mes réflexions plus personnelles sur le cinéma japonais.

Pour la présentation, j'ai privilégié l'aspect pratique. Elaboré comme un petit livre sous la forme d'une rétrospective de l'année 2017, ce format vous permettra de vous y retrouver facilement. En un coup d'œil, vous pourrez vous faire une opinion sur un film et décider de le voir ou de passer votre tour.

POUR QUELLES RAISONS J'AIME LE CINEMA JAPONAIS ?

« Pour sa richesse et sa diversité »

Hier, le cinéma japonais était connu en Europe pour ses grandes fresques réalisées par quelques grands maîtres (Kurosawa, Misokushi, Ozu) et pour ces films à grand spectacle mettant en scène des monstres géants aux prises avec des humains valeureux dans des décors entièrement destructibles. Aujourd'hui, le cinéma japonais est reconnu dans le monde entier pour d'autres raisons. Il se caractérise par une multitude de genres : les films de yakuza, les films fantastiques, les comédies satiriques, les films d'horreur, les films d'animation, le jidai-geki (genre théâtral centré sur l'histoire médiévale du Japon), le pinku eiga (cinéma érotique)...La liste serait encore longue.

Malgré cette diversité, l'identité reste forte à tel point que l'on reconnaît au premier coup d'œil un film japonais (plans fixes, rythme lents, acteurs peu expressifs...). Mais aujourd'hui, le cinéma japonais c'est beaucoup plus que ça.

Chaque année, les réalisateurs japonais font preuve d'une imagination et d'une créativité débordante pour capter un public de plus en plus large. Avec plus de 400 films produits chaque année depuis le début des années 2000, le cinéma japonais occupe aujourd'hui le cinquième rang du cinéma mondial en nombre de films produits (voir annexe1).

En parvenant à réaliser un film chaque année (tout en maintenant des hauts standards de qualité), les nouvelles références du septième art comme Kiyoshi Kurosawa, Naomi Kawase ou Kore Eda prouvent que le cinéma japonais n'est pas prêt d'être à court d'inspiration.

« Un cinéma autant préoccupé par le fond que par la forme »

C'est aussi la force du cinéma japonais, qui malgré un succès commercial encore loin des films américains, parvient à traiter de sujets complexes qui permettent au spectateur de s'imprégner des problèmes actuels de la société japonaise.

Si vous posez la question à un réalisateur japonais, il vous dira rarement qu'il a pensé son film pour atteindre le sommet du box-office. Le cinéma japonais est plus intime, plus transgressif aussi. Il livre de plus en plus d'histoires personnelles complexes, qui interrogent les spectateurs. Mises en perspective, elles permettent toujours d'analyser et de comprendre la société japonaise.

On peut y voir une mince frontière avec le cinéma Français (lui aussi souvent qualifié de complexe et torturé) que Kiyoshi Kurosawa a franchi avec son film «Le Secret de la chambre noire » sorti en France en 2016.

En 2017, le cinéma japonais a également brillé dans les principaux festivals internationaux (Cannes, Venise, Annecy...). Une preuve qu'il occupe aujourd'hui une place de choix dans le cinéma international.

Mais paradoxalement, cette hausse du nombre de film qui traversent les frontières et l'exposition médiatique qui en découle ne doit pas masquer les problèmes rencontrés par de nombreux réalisateurs japonais. Je vous en parle dans ma conclusion.

« 2017, célébrons les 100 ans de l'animation japonaise ! »

2017, c'est aussi l'année des 100 ans de l'animation japonaise. 100 ans se sont écoulés depuis le court métrage de 4 minutes de Namakura Gatana (« L'épée émoussée ») réalisé par Junichi Kouchi et sorti en juin 1917.

Je suis trentenaire et j'ai toujours grandi avec l'animation japonaise. Des matins du Club Dorothée (qui marquent le début de l'âge d'or de l'exportation pour les animés japonais) à la projection des longs métrages qui sortent maintenant au cinéma seulement quelques mois après leur sortie au Japon, je mesure tout le chemin parcouru. L'animation japonaise a aujourd'hui investi tous les domaines du réel.

D'un point de vue visuel, comme dans le domaine des jeux vidéo, elle n'a jamais cessé de progresser grâce aux progrès technologiques (on verra bientôt le premier film dessiné par Miyasaki sur ordinateur). D'un point de vue commercial, elle s'est considérablement diversifiée avec l'explosion de produits dérivés.

Mais pour moi, l'animation japonaise c'est plus que ça. C'est avant tout une source d'évasion, une forme de ressource intellectuelle, un refuge qui apporte des réponses à des questions plus personnelles. C'est aussi une ouverture vers l'imaginaire pour créer des univers et des personnages uniques que l'on n'oublie pas, même 10 ou 20 ans après. Après tout ce temps, j'ai toujours le même plaisir « enfantin » de découvrir un nouveau film d'animation et c'est bien là l'essentiel !

Après une année 2016 portée par le succès critique et commercial du phénomène « your name », les films japonais sortis en 2017 ont-ils été à la hauteur des espérances ? Quel sont les bonnes surprises, les révélations et les déceptions de cette année ?

LES 2 MEILLEURS FILMS

1-LOU ET L'ILE AU SIRENES (DATE DE SORTIE : 30 JUIN 2017)



Le réalisateur :

Masaaki Yuasa est né en 1965, à Fukuoka. Ce diplômé d'art, passionné d'animation, réalise en 2004 son premier film « Mind game » (adaptation du manga de Robin Nishi) qui est un gros échec commercial. Visuellement abouti, mais avec un scénario trop personnel, peu compréhensible et mal reçu par le public, cet échec a été mal vécu par le réalisateur. Il s'est totalement remis en question et a progressivement changé sa façon de travailler, en s'ouvrant plus aux autres, sans pour autant renoncer à son identité. Treize ans après « Mind game », il obtient le prix du meilleur long métrage d'animation, au dernier festival d'Annecy, pour "Lou et l'île aux sirènes", qui est seulement son deuxième film.

L'histoire du film :

Kai est un jeune garçon qui vit dans un petit village de pêcheurs. Il partage sa passion pour la musique avec deux amis et décide de former un groupe. Un jour, il rencontre Lou, une sirène qui aime chanter et danser, avec qui, il se lie d'amitié. Mais les habitants de la ville ont toujours pensé que les sirènes provoquent des catastrophes. Kai et Lou arriveront-ils à convaincre les villageois et à faire face au danger qui les menace ?

Pourquoi il est au top ? :

- « Un émerveillement visuel »

Sans détour, ce film est une claque visuelle. C'est pour moi, la principale qualité du film. Un feu d'artifice de couleurs pour notre plus grand plaisir. J'ai été agréablement surpris par le sens du mouvement, très inventif et spectaculaire de l'animation. Les séquences aquatiques sont magnifiques, les scènes de danse sont épiques. Par ces caractéristiques et le design des personnages, ce film qui se déroule au bord de l'eau pourrait être comparé à « Ponyo sur la falaise » ou à « mon voisin Totoro ». Les scènes de danses psychédélics m'ont aussi beaucoup rappelé la folie de celles d'Aladin de Disney.

Les styles d'animation se côtoient et expriment à merveille, cette folie visuelle. Une générosité qui rend ce film unique.

- « Un film joyeux et optimiste »

L'histoire est simple et efficace. On découvre avec plaisir, l'évolution du personnage et de son attitude. D'abord renfermé et solitaire, il s'ouvre peu à peu vers les autres et surtout vers lui-même et ses sentiments. C'est sa rencontre avec la sirène Lou qui va briser ses blocages. Libéré par la musique et la danse, il va dépasser ses préjugés.

Le film est rythmé et on ne s'ennuie jamais. Tous les personnages sont attachants, en particulier Lou la sirène, avec ses petits poissons dans les cheveux. J'ai aussi adoré les petites séquences d'humour, toujours distillées avec malice, qui ne manquent pas de nous faire sourire. Sur le fond, le film livre plusieurs messages sur l'amitié, la force de la volonté, la nécessité de multiplier les expériences pour trouver sa voie. On ressort de la salle, regonflé par ces messages positifs et motivants, destinés à toutes les générations. Ce film d'animation réussit à nous faire grandir, tout en nous replongeant en enfance.

Conclusion :

« Lou et l'île aux sirènes » est une vraie réussite. Un film qui sort nettement du lot des productions habituelles de "japanime". Un spectacle unique, généreux et inventif que je recommande aux petits comme aux grands. Impossible de ne pas en sortir émerveillé !



2-DANS UN RECOIN DE CE MONDE (DATE DE SORTIE : 6 SEPTEMBRE 2017)



Le réalisateur :

Sunao Katabuchi est né en 1960, dans la préfecture d'Osaka. « Dans un recoin de ce monde » est seulement son troisième long métrage (« *Princesse Arete* » sorti en 2000 puis « *Mai Mai Miracle* » sorti en 2009). Il a aussi travaillé sur le film d'animation « *Kiki, la petite sorcière* » (en tant qu'assistant-réalisateur) et devait même diriger le film avant que Hayao Miyazaki ne reprenne en main le projet.

L'histoire du film :

La jeune Suzu, qui est innocente et aime dessiner, vit dans une ville balnéaire appelée Eba, dans la ville d'Hiroshima. Elle est passionnée par le dessin et travaille pour l'entreprise familiale de sa grand-mère, qui récolte des algues comestibles. Un jour de l'année 1944, elle apprend de ses parents qu'un jeune homme inconnu lui propose un mariage. Elle l'épouse et déménage dans le plus grand port militaire de la marine japonaise.

La guerre rend le quotidien de plus en plus difficile. Malgré les bombardements, la jeune femme cultive la joie et l'art de vivre.

Pourquoi il est au top ? :

- « Un magnifique portrait de femme »

Au crépuscule de la seconde mondiale, le film représente la "petite" histoire d'une jeune fille, a priori, ordinaire. Suite à son mariage, Suzu est contrainte de déménager et doit s'habituer à son nouveau statut de femme au foyer. Elle est d'abord touchante par sa sincérité et sa sensibilité.

Confrontée à de multiples épreuves, elle va toujours faire face et reste positive. Le film met parfaitement en valeur, la force de caractère et le rôle prépondérant des femmes, pendant cette période. A la fin, on ressort imprégné par la détermination et la douceur de celle qui est devenue une femme pour surmonter ces épreuves. Une leçon de vie et un beau portrait de femme japonaise.

Le film assume une certaine filiation au cinéma de Yasujiro Ozu. Visuellement d'abord, mais aussi par cette manière de s'intéresser aux personnages du quotidien, sans super pouvoir ni super richesse. Il s'en distingue, toutefois, par le fait qu'il parle de la recomposition de la famille, alors qu'Ozu traite de sa décomposition.

- « L'animation au service de l'histoire »

Le film n'est pas un film de guerre. L'intériorité des émotions dépasse la gravité des événements. Il prouve surtout que le choix d'un film d'animation et de ses codes est une excellente idée pour traiter de la guerre. A titre d'exemple, les plans sur les nuages et les oiseaux sont toujours perçus du point de vue des personnages. En principe, symboles du rêve et de la liberté, ils sont rattrapés par la gravité des événements et percés par le poids des bombes lâchées du ciel, par des oiseaux de malheur. C'est bouleversant de constater que face au déchaînement de la guerre, même l'imaginaire peut rester impuissant.

- « Un film d'animation intergénérationnel »

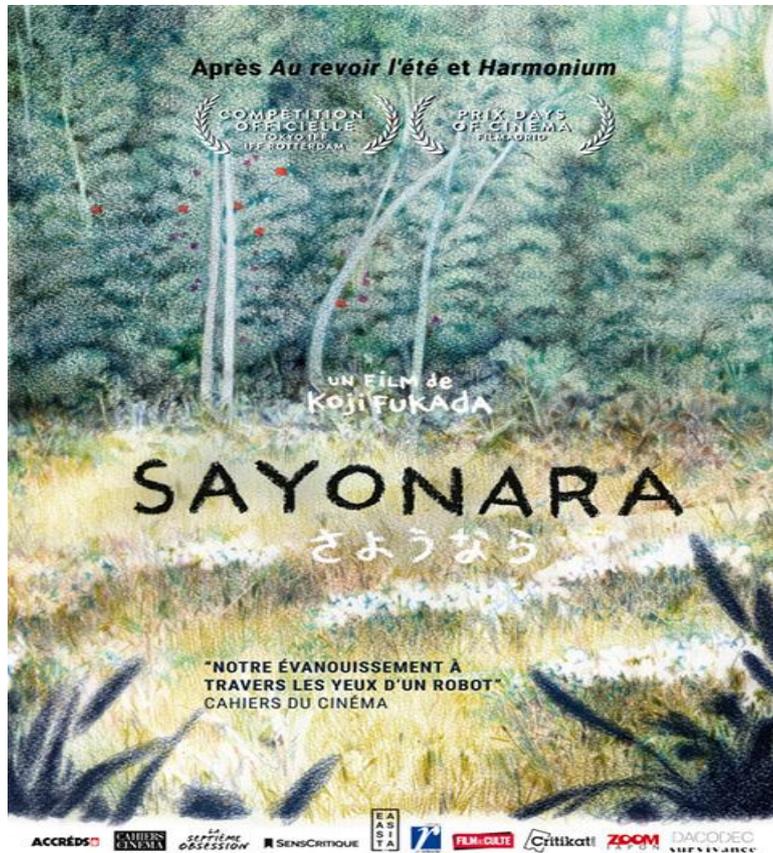
Ce film d'animation permet à toutes les générations, de se retrouver devant une réflexion nécessaire sur le passé, pour ne plus reproduire les mêmes erreurs à l'avenir. Il sert la mémoire de ceux qui ont vécu à cette période, mais il est aussi utile aux jeunes générations. Ce n'était pourtant pas gagné d'avance, tant le thème est difficile à aborder et le souvenir des événements reste sensible au Japon. Il faut savoir que les sociétés de production ont toutes refusé de financer le film. C'est donc aussi grâce au financement participatif ou « crowdfunding », avec un nombre record de contributeurs (plus de 3000), que le film a pu se faire.

Conclusion : « Dans un recoin de monde » est un film d'animation puissant et lumineux sur une période sombre de l'histoire du Japon. Plus qu'un film, c'est un témoignage utile et bouleversant sur la guerre. Jetez vos livres d'histoire et foncez voir ce film !



MA SÉLECTION DE FILMS À DÉCOUVRIR

SAYONARA DE KOJI FUKADA (DATE DE SORTIE : 10 MAI 2017)



Le réalisateur :

Koji Fukada est un réalisateur né en 1980 à Tokyo.

« *Sayonara* » est son troisième film à sortir en France, après « *Au revoir l'été* » et « *Harmonium* ». C'est ce dernier qui lui a permis d'être connu du grand public et reconnu par la critique, suite à sa récompense au festival de Cannes 2016 (Prix du jury dans la catégorie un certain regard).

Le film :

Dans un avenir proche, le Japon est victime d'attaques terroristes sur ses centrales nucléaires. Irradié, le pays est peu à peu évacué. Tania, atteinte d'une longue maladie et originaire d'Afrique du Sud, attend son ordre d'évacuation dans une petite maison perdue dans les montagnes. Elle est veillée par Leona, son androïde que lui a offert son père. Se déplaçant en fauteuil électrique, elle doit composer avec un handicap humain, tout en ne l'étant pas. Toutes deux deviennent les derniers témoins d'un Japon qui s'éteint à petit feu et se vide par ordre de priorité, parfois selon des critères discriminatoires. Mais doucement, l'effroi cède la place à la poésie et à la beauté...

Pourquoi j'ai aimé ce film ?

- Un essai sur le traumatisme nucléaire :

« Sayonara » aborde le thème complexe de la peur de la catastrophe nucléaire et de ses conséquences sur la population. Seulement 8 ans après le tsunami, il fait directement écho au manque de prise de conscience de la part des autorités et d'une partie de la population japonaise. Pas facile, en effet, de revenir en arrière quand on sait que le Japon a bâti son succès économique sur un progrès technologique qui contenait aussi la potentialité de sa destruction.

A travers ces conséquences terribles, il nous renvoie à ce que les humains ont de plus fragile, leur vie et leurs proches.

- Un film de science-fiction mais pas seulement :

Ce film s'inspire de plusieurs formes d'art et multiplie les références : le théâtre, la peinture, la poésie. Il faut savoir que le film est adapté d'une courte pièce de théâtre de l'écrivain Oriza Hirata. En parenté avec le théâtre, « Sayonara » se veut à la fois contemplatif et intense.

La poésie est aussi très présente. Récitant des poèmes à Tania (notamment « Le Bateau ivre » d'Arthur Rimbaud), la non humaine tend à l'humaine un miroir qui lui permet de se définir. Si vous aimez la poésie, difficile de rester insensible.

« Sayonara » s'inspire aussi directement du tableau « Christina's World » du peintre américain Andrew Wyeth dans la scène finale. En devenant littéralement un no man's land sous le ciel, le temps devient espace avant de se transformer en néant.

- L'utilisation de la lumière et des couleurs :

Pour obtenir ce résultat, Fukuda a fait appel à Akiko Ashizawa (qui a collaboré avec Kiyoshi Kurosawa sur la majorité de ses films). Le but était de donner une dimension fantomatique à son film, avec un choix d'images anamorphosées. L'image est fixe mais la lumière frémit, suggérant la présence de la contamination nucléaire invisible. D'un point de vue visuel, le film est une réussite.

Les défauts du film :

- Un film lent :

L'adaptation d'une pièce de théâtre de 15 minutes dure peut être un peu trop longtemps. Le film est particulièrement lent et la multiplication des plans fixes peut déranger un public non averti. Il faut donc prendre la peine de s'investir dans film pour s'en imprégner. Sinon, on risque de vite s'ennuyer.

- Un film peu optimiste :

En écho au film coréen de Kim Tae-Yong et Kyu-dong Min, sorti en 1999, il est question du thème philosophique du memento mori ("souviens-toi que tu mourras").

Tania et son robot s'avancent vers la mort en résonance avec un Japon qui s'éteint et dont elles sont comme les derniers témoins. Le réalisateur regarde la dévastation en face, avec quelques séquences un peu déprimantes. Bref, si vous cherchez un film pour vous remonter le moral, passez votre tour !

APRES LA TEMPETE (SORTIE LE 26 AVRIL 2017)



Le réalisateur :

Hirokazu Kore-Eda est né en 1962 à Tokyo. Diplômé de la prestigieuse université de Waseda, il démarre sa carrière en tant qu'écrivain de nouvelles. Puis, il devient assistant-réalisateur au sein d'une compagnie de télévision pour laquelle il réalise de nombreux documentaires. Il est révélé sur le plan international avec le film dramatique « Nobody knows », sélectionné au festival de Cannes.

Sorti en 2013, son film « Tel père, Tel fils » est lui aussi sélectionné à Cannes et récompensé par le prix du Jury. En 2015, Kore-Eda sort « Our little sister », une fiction inspirée d'un manga, lui aussi sélectionné à Cannes. La preuve d'une belle histoire d'amour entre ce réalisateur et le festival. Ces films ont tous en commun les thèmes du souvenir, l'absence et surtout un style qui lui est propre, à la frontière entre la fiction et le documentaire.

Le film :

Malgré un début de carrière d'écrivain prometteur, Ryota accumule les désillusions. Divorcé, il gaspille le peu d'argent que lui rapporte son travail de détective privé, en jouant aux courses, jusqu'à ne plus pouvoir payer la pension alimentaire de son fils. Il tente malgré tout de regagner la confiance des siens. Cela semble mal engagé, jusqu'au jour où un typhon contraint toute la famille à passer une nuit ensemble.

Pourquoi j'ai aimé ce film ?

- Kore eda et le thème de la famille, à l'épreuve du temps qui passe : il dresse le portrait d'un homme qui cherche à reconquérir l'estime de son fils et de sa femme. Il livre un témoignage passionnant sur l'intimité d'une famille japonaise. La présence de plusieurs générations sous le même toit distille cette course afin de retrouver cette famille idéale, éprouvée par le cycle du temps.
- Pour la mise en scène, véritable signature du réalisateur. L'utilisation de l'espace, en particulier, est ce que j'apprécie le plus chez ce réalisateur. Le sens du détail et les prises de vues font que l'on s'approprie complètement les lieux du film (volontairement peu nombreux). L'impression d'immersion est totale.

Les défauts du film :

Le récit manque d'enjeu et d'intensité. Cela nuit à la qualité globale du film. Kore-eda aborde encore le thème de la famille. Pour ceux qui ont vu ses films précédents, on a, un peu, l'impression qu'il commence à tourner en rond sur ce thème.

HIRUNE HIME DE KENJI KAMIYAMA (DATE DE SORTIE LE 12 JUILLET 2017)



Le réalisateur :

Kenji Kamiyama est né le 20 mars 1966 à Chichibu, dans la Préfecture de Saitama.

Il a longtemps été cantonné à la fonction de concepteur de décors (« City Hunter », « Akira » et « Kiki la petite sorcière » pour les plus connus). En 1996, il intègre l'équipe de Mamoru Oshii et devient son proche collaborateur. Il assure notamment la direction du très réussi « Jin-Roh la brigade des loups » en 1999. J'ai trouvé qu'il avait aussi réalisé un excellent travail sur le film d'animation « Blood: The Last Vampire » (dont il a signé le scénario) en 2006.

Aujourd'hui, il est principalement connu pour son travail de réalisateur et de scénariste sur la série « Ghost in the Shell: Stand Alone Complex » sortie en 2003, puis sa suite « Ghost in the Shell: Stand Alone Complex 2nd GIG » sortie l'année suivante.

Le film :

Morikawa vit avec son père à Okayama. Depuis peu, elle fait plusieurs rêves étranges. Lorsqu'elle s'endort, la lycéenne devient la princesse d'un royaume, enfermée par le roi, afin d'éviter que sa magie n'attire des créatures géantes mal intentionnées. Quand son père est arrêté par la police, avec l'aide de son ami Morio, Morikawa est déterminée à libérer son père, ainsi qu'à percer le mystère de ses rêves.

Pourquoi j'ai aimé ce film ?

- Un scénario plein de promesses :

« Hirune Hime » est un film sur la famille, à voir en famille. Son côté thriller, avec une connotation poétique, est une vraie réussite. La relation entre Kokone et son père est touchante. Son côté science-fiction rythmé sur fond de réflexion sociale rappelle vraiment les films de Mamoru Hosoda (en particulier « Summer Wars » et « La Traversée du Temps »). « Hirune Hime » est une œuvre très personnelle car directement inspirée par sa fille et des histoires que Kamiyama lui racontait quand elle était petite. Le réalisateur a eu la bonne idée de les faire partager au grand public.

- Les français en force :

Choisi par le producteur et le réalisateur de « Hirune Hime », Christophe Ferreira a d'abord travaillé pendant plus d'un an à la réalisation de concept-arts, de designs, puis a réalisé le story board du film. Grande première pour un Frenchy de prendre les rênes de la production d'un long-métrage d'animation japonais. Cedric Herole, installé au Japon depuis 10 ans, a également participé en tant que chef animateur. Enfin, le studio japonais Signal MD a collaboré avec le jeune studio hybride franco-japonais Yapiko animation.

Les défauts du film :

- La qualité du scénario et la beauté de l'animation ne font pas oublier certaines longueurs qui plombent le film. Au fur et à mesure, le scénario perd en cohérence et paraît confus. On ne s'ennuie pas mais ce manque de clarté empêche de rester pleinement dans l'aventure. La promesse n'est pas complètement tenue.
- Encore un film qui oscille entre le rêve et la réalité. A première vue, novateur, le scénario de « Hirune Hime » ne l'est finalement pas vraiment. Il ne bouscule pas du tout le genre, réitère certains clichés sur le Japon et c'est bien dommage. J'aurais aimé un peu plus d'audace et de prise de risque dans le scénario et la réalisation. Un an seulement après la sortie de « Your Name », on a parfois plus l'impression d'un ersatz qu'un film d'animation vraiment abouti.



MAZINGER Z (DATE DE SORTIE LE 22 NOVEMBRE 2017)



Le créateur :

Kiyoshi Nagai, plus connu sous le nom de Gō Nagai est né le 6 septembre 1945 à Wajima. C'est un des plus célèbres mangaka au Japon. Auteur de plus de 300 titres, son œuvre la plus connue en France est « Goldorak ». « Mazinger Z » a été produit pour les 50 ans de carrière de **Gō Nagai**, mais le mangaka ne s'est pas beaucoup impliqué dans sa réalisation. Elle est l'œuvre de **Junji Shimizu**, principalement connu pour avoir mis en scène plusieurs films de **Glitter Force**, également intitulée « Smile Pretty Cure » que l'on peut retrouver en France sur Netflix.

Le film :

Dix ans sont passés depuis que Kôji Kabuto (Alcor), aux commandes du super robot Mazinger Z, créé par son grand-père, a ramené la paix en combattant l'Empire des Ténèbres et le maléfique Dr Hell. Aujourd'hui, Kôji Kabuto n'est plus pilote, il a pris le chemin de son père et grand-père en devenant scientifique. A l'occasion de ses recherches, il découvre une structure gigantesque, profondément enterrée sous le mont Fuji. Il détecte de mystérieux signes de vie. Kôji Kabuto doit prendre une décision pour l'avenir : Dieu ou Démon, il lui faut choisir. Une nouvelle fois, c'est à MAZINGER Z que revient la lourde charge de sauver le monde.

Pourquoi j'ai aimé ce film ?

Car il a été fait pour les nostalgiques de Goldorak et que la promesse est tenue. Quel plaisir de retrouver ces gigantesques méchants au cinéma sur grand écran. Si vous êtes fan de Goldorak, vous serez comblés de retrouver l'univers de Gō Nagai modernisé par des effets spéciaux et des combats toujours plus spectaculaires.

Les défauts du film :

Pour ceux qui ne connaissent rien à l'univers de Gō Nagai, je ne recommande pas ce film. Le film est divertissant mais le déroulement du scénario est trop prévisible. Vous aurez l'impression d'assister à une succession de combats spectaculaires, ponctués de touches d'humour.

LA REVELATION HISTORIQUE DE L'ANNEE

LUMIERE D'ETE (DATE DE SORTIE LE 16 AOUT 2017)



Le réalisateur :

Jean-Gabriel Périot est un réalisateur français né en 1974.

Ce passionné d'histoire et de recherche a réalisé de nombreux courts métrages et documentaires.

C'est après avoir lu un livre sur Hiroshima qu'il a pris conscience d'un manque de connaissance des événements, ayant mis fin à la Seconde Guerre Mondiale au Japon. De ce constat, est né un court métrage « 200 000 Fantômes », sorti en 2007. Avec « Lumières d'été », il signe son premier long métrage de fiction.

Le film :

Akihiro est un réalisateur japonais qui vit à Paris. Il décide de se rendre à Hiroshima afin de s'entretenir avec les survivants de la bombe atomique. Profondément bouleversé par ces témoignages, il fait une pause et rencontre dans un parc une étrange jeune femme, Michiko. Petit à petit, il se laisse porter par la gaité de Michiko et décide de la suivre pour un voyage improvisé.

Pourquoi ce film est utile à la société en 2017 ? :

La spécificité (et la principale qualité) de ce film est qu'il se situe à la frontière entre le documentaire et la fiction. Séparé en deux parties, il n'est pourtant jamais déconnecté. Ce choix de construction intéressant marque le lien entre le passé et le présent, les fantômes et la réalité, l'évolution des émotions et l'oubli.

« Un film à la frontière entre le documentaire et la fiction »



Il commence par la diffusion du court métrage « 200 000 fantômes » qui est très émouvant. Celui-ci présente Madame Takeda, survivante de la bombe, qui raconte dans le détail, la matinée du 6 août 1945.

Dans ce témoignage brut, frappant, mais qui ne verse jamais dans le pathos, se juxtaposent des photographies de la ville d'Hiroshima avant, pendant et après la bombe. Elles représentent autant d'empreintes visuelles qui permettent de prendre conscience de la réalité des événements et de mettre en perspective des faits connus de tous, mais finalement peu représentés.

Le court métrage est composé de photographies provenant de plusieurs sources hétéroclites (fonds publics, archives de la ville, photographies) pour parvenir, à partir de ces fragments visuels et individuels, à reconstruire une mémoire collective.

Toutes ces photos ont comme point commun de montrer le dôme du Genbaku, symbole des liens entre le passé et le présent.

Le Genbaku est le nom d'un ancien centre d'affaires japonais devenu le symbole de la destruction de la ville d'Hiroshima par la bombe atomique américaine. Construit en 1915, c'est le seul bâtiment à être resté debout. Il n'a jamais été restauré, demeuré tel qu'au jour du bombardement, il est devenu un monument symbole.

« Un fantôme qui se tourne vers l'avenir »



Je trouve que la partie consacrée à la fiction est aussi assez réussie. Après le choc des images, on suit avec plaisir les parcours des deux personnages. Michiko présente à Akihiro une ville indissociable de son passé mais qui se tourne vers l'avenir et va de l'avant. La balade est, à la fois, légère et grave, animée et silencieuse, entre amitié et amour naissant. Ici, le symbole n'est plus un bâtiment figé mais une jeune femme enjouée et confiante en l'avenir.

On peut y voir un lien de parenté entre ce film et celui d'Alain Resnais « Hiroshima mon amour », sorti en 1959, mais ce n'est pas le plus important. « Lumière d'été » est un film fort, poignant où les deux séquences se complètent pour ne faire qu'une. Il est le symbole du lien entre le passé et l'avenir. A travers ses silences, il nous laisse nous recueillir et se souvenir afin de ne pas risquer de reproduire les mêmes erreurs.

« Lumières d'été » est une balade qui unit le passé et le présent. Le film trouve le juste équilibre entre la gravité des événements historiques et la légèreté d'une histoire d'amour. Je regrette qu'il n'est pas rencontré un plus grand succès, lors de sa sortie en salle. Sûrement, le film a été pénalisé par sa date de sortie, au milieu de l'été.

ZOOM SUR LA RETROSPECTIVE KITANO

POURQUOI EN 2017, KITANO EST UN REALISATEUR CULTTE ?



Célèbre au Japon, depuis les années 70, grâce à ses spectacles comiques en duo à la télévision (le traditionnel *manzai*), Kitano s'est ensuite tourné vers le cinéma, embrassant d'abord la carrière d'acteur puis celle de réalisateur. **Le mois d'août 2017 a été l'occasion de redécouvrir trois chefs d'œuvres de sa filmographie dans des versions restaurées en version numérique:** « HANA-BI », qui lui apporta la consécration internationale avec le Lion d'or au Festival de Venise, « KIDS RETURN » et « L'ETE DE KIKUJIRO ».

Il est devenu un réalisateur cultte parce qu'il filme le Japon comme personne ou plutôt devrais-je dire parce qu'il ose filmer l'autre côté du Japon et qu'il ne s'interdit rien pour montrer ce qui lui tient à cœur.

Aux caractères lisses et aux personnages bien rangés, il préfère les jeunes sans avenir, les petits truands à la liberté de ton ou les losers solitaires qui accumulent les échecs. Toute sa carrière, Kitano s'est attaché à mettre en lumière les derniers recours de ces « laissés pour compte », à savoir la violence et l'humour.

D'abord la violence comme apprentissage de la vie et de son passage à l'âge adulte. En légitimant les contraintes sociales, Il représente la violence sans avoir à la justifier. La forme du voyou ou du yakuza n'est finalement qu'un prétexte, une figure miroir de laquelle il se déplace pour extérioriser son côté sombre qu'il va dépasser.

Ce défaitisme assumé laisse aussi une grande place à la joie et à l'émotion, un peu de douceur dans ce monde de brutes. Kitano illumine l'écran grâce à l'utilisation de l'humour qu'il maîtrise parfaitement, son ironie et ses mises en scènes burlesques.

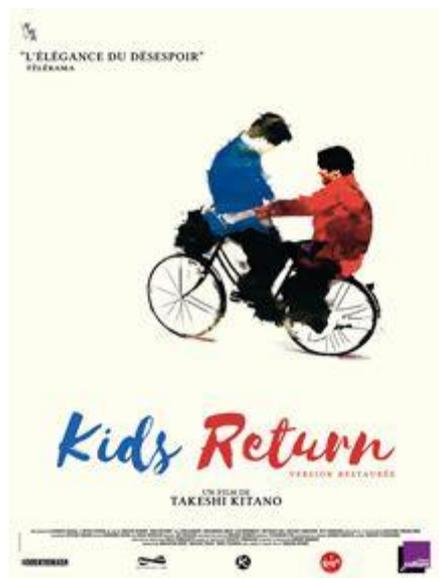
Ensuite, parce que Kitano est un acteur qui « occupe » l'écran plus qu'il ne « s'occupe » de sa prestation à l'écran. Peu préoccupé par son image à l'écran, avec tout au plus deux expressions faciales, il parvient pourtant à nous toucher et à transmettre toutes ses émotions.

Enfin, celui qui a connu une enfance et une adolescence difficiles, livre dans chacun de ses films un message personnel sur son passé et sur son analyse de la société japonaise. Kitano se mue en professeur et c'est vraiment un plaisir d'apprendre avec lui !

Voilà pourquoi en 2017, Kitano est devenu culte. Il s'inscrit dans la lignée des très grands réalisateurs japonais mais toujours à contre-courant des conventions et des codes du cinéma conventionnel Hollywoodien. Alors, à quand un oscar ? ;-)



KIDS RETURN / KIZZU RITÂN (SORTIE DE LA VERSION ORIGINALE EN 1996)



Le film :

Shinji et Masaru, deux lycéens paresseux et rétifs, préfèrent consacrer leur temps à racketter leurs condisciples, plutôt qu'à fréquenter les cours. Ils restent, de longues heures, dans un bar que fréquentent de petits truands. Un jour, Masaru se fait rosser par un élève à qui il tentait d'extorquer de l'argent. Il décide d'apprendre la boxe pour s'éviter à l'avenir, semblable mésaventure. Shinji l'accompagne et se révèle rapidement très doué. Masaru abandonne alors la boxe et rejoint une bande de gangsters. Shinji, mal conseillé par un vieux combattant raté, devient bientôt une véritable épave...

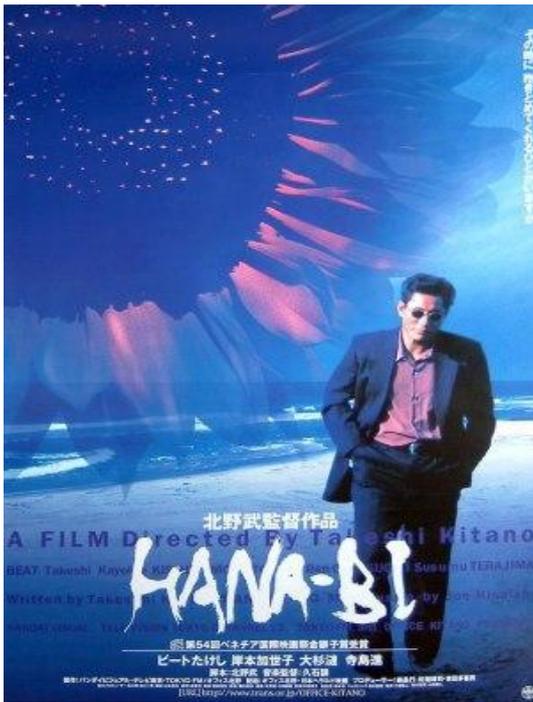
Mon avis :

Simple en apparence, c'est certainement le film le plus autobiographique. En se penchant sur l'indécision de son adolescence, ses histoires de yakuzas et sa mélancolie, *ce film* résonne comme une mise à nu de son passage à l'âge adulte.

Principale réussite, la musique s'accorde parfaitement à l'ambiance du film. C'est son fidèle ami Joe Hisaishi (également compositeur de Miyazaki), signe des thèmes à la fois nerveux et mélancoliques qui résument le film : le regard de Kitano posée sur l'amertume des années passées.

Pour moi ce sixième long-métrage n'est pas un super film de Kitano.

HANA-BI (SORTIE DE LA VERSION ORIGINALE EN 1997) :



Le film :

Nishi est policier. Après plusieurs épreuves dans sa vie personnelle, il démissionne pour commettre un casse afin de rembourser d'importantes dettes contractées auprès des yakuzas et, surtout, chercher un sens à sa vie...

Mon avis :

« Hana-bi » est pour moi le meilleur film de T. Kitano. Celui qu'il faut voir et revoir. D'abord, pour sa beauté. Il aura fallu 7 films pour que Kitano réalisateur se forge une identité. Il filme la nature, un cerf-volant, ses peintures, joue avec toutes les possibilités de l'image... on est envouté, presque hypnotisé par cet esthétisme audacieux mais plein de maturité qui deviendra la marque de fabrique du réalisateur. Le film nous laisse un profond sentiment de dépaysement.

L'autre qualité de ce long métrage, c'est sa puissance créative et narrative. Kitano s'autorise tout. Construit comme un puzzle, les histoires sont emboîtées les unes aux autres et le spectateur doit les rassembler. Au final, on explore les différentes facettes de l'homme, sa violence, son humour, sa mélancolie et surtout son amour d'autrui avec un jeu d'acteur de Kitano, au sommet de son art.

Et si le meilleur film japonais de 2017 était déjà sorti en 1997 ?

L'ETE DE KIKUJIRO (SORTIE DE LA VERSION ORIGINALE EN 1999)



Le film :

Masao est un jeune garçon qui vit sans ses parents, chez sa grand-mère à Tokyo. C'est le début de l'été et il se retrouve seul car tous ses amis sont partis en vacances. Il trouve par hasard une photo de sa mère qu'il décide de retrouver. Son partenaire de voyage, un ancien yakuza nommé Kikujiro est censé prendre soin de lui. Ensemble, ils improvisent un périple à travers le Japon.

Mon avis :

Ce film est une furieuse envie d'aller vers l'avant, une sorte de quête initiatique. C'est un périple marqué par la rencontre de nombreux personnages hauts en couleur et toujours de bonne humeur. C'est tout le charme du film, ou chaque rencontre va apporter quelque chose à Masao pour vivre pleinement son enfance. Elles permettent surtout au spectateur de se délecter de séquences de vie tantôt drôles, tantôt émouvantes mais toujours réjouissantes.

Ce que je préfère dans ce film, c'est son concentré d'humour. Kitano nous livre une série de gags et situations burlesques se déployant tout au long du film. Ma préférée est sans doute la séquence, assez longue, où Masao, Kikujiro, les deux Bikers et l'écrivain itinérant se retrouvent et décident de camper.

On ne peut pas parler de ce film sans évoquer sa musique, composée par Joe Hisaishi, avec un thème principal et récurrent au violon et au piano que l'on reconnaît dès les premières notes et qui est tellement émouvant. Certainement, une des musiques les plus marquantes de l'histoire du cinéma.

LES DECEPTIONS

CREEPY DE KIYOSHI KUROSAWA (DATE DE SORTIE LE 14 JUIN 2017)



L'histoire :

Elle se déroule dans un cadre ordinaire et familial. Afin de profiter de la tranquillité, suite à une agression, dans le cadre de son travail, un ancien inspecteur vient de s'installer avec sa femme et son chien max dans une maison de la banlieue de Tokyo.

Lui, est désormais professeur à l'université et va progressivement s'intéresser à un mystère jamais élucidé par la police, la disparition d'une famille. Elle, reste à la maison et va tenter de faire la connaissance de leurs voisins.

Le couple est une thématique récurrente dans la filmographie de Kurosawa, avec cette question presque identitaire : comment va-t-il surmonter les épreuves qui vont se dresser sur leur chemin ?

Pourquoi ce film est-il une déception ?

Malgré une réalisation de qualité, le cru 2017 de K. Kurosawa n'est certainement pas le meilleur. Une déception pour son retour au thriller pourtant très attendu. La faute à une intrigue qui manque de profondeur et à certaines longueurs qui nuisent à la qualité du film. Si vous souhaitez découvrir l'univers du réalisateur, je vous conseille de passer votre tour et de vous tourner vers « Cure » ou « Shokuzai ».

L'ADAPTATION LIVE DE GHOST IN THE SHELL (DATE DE SORTIE LE 31 MARS 2017)



L'histoire :

Dans un futur proche, le Major est unique en son genre : humaine sauvée d'un accident, son corps aux capacités cybernétiques lui permet de lutter contre les plus dangereux criminels. Alors qu'elle s'apprête à affronter un nouvel ennemi capable de prendre le contrôle des esprits, elle découvre qu'on lui a menti.

Pourquoi ce film est-il une déception ?

Autant attendue que redoutée par tous les fans des chefs d'œuvre d'animation de Mamoru Oshii, cette adaptation live est clairement la fausse bonne idée de l'année 2017.

Esthétiquement soigné et spectaculaire, le film passe pourtant complètement à côté de la magie procurée par le film d'animation. Fidèle en apparence à l'œuvre originale, ce film ne l'est pas réellement. La qualité de la mise en scène et les effets spéciaux ne font pas oublier les lacunes du scénario et de la réalisation. Sur la forme, Scarlett Johansson et son équipe limitent les dégâts mais sur le fond, la barre était certainement trop haute.

CONCLUSION ET REFLEXIONS SUR LE CINEMA JAPONAIS

« En 2017, le cinéma japonais s'est tourné vers le passé »

Par un retour sur **des évènements historiques d'abord, les ravages et les conséquences de l'utilisation de la bombe atomique.**

70 ans après, le cinéma japonais aurait pu choisir d'oublier ces évènements ou de les traiter différemment. C'est tout le contraire, la prescription, pas plus que le révisionnisme ne sont à l'ordre du jour. En 2017, le cinéma japonais colle à la réalité historique. « Dans un recoin de ce monde » et « lumières d'été » sont des films précis, documentés et justes sur la réalité des évènements. Il nous plonge dans la réalité du quotidien, non pas pour choquer le spectateur mais pour le prendre à témoin. Ces films sont utiles pour comprendre et ressentir le poids du passé et en tirer quelque chose de bon afin de ne plus reproduire les mêmes erreurs à l'avenir.



Cette quête du mieux, de l'amélioration constante fait partie intégrante de l'identité du peuple japonais. Sur le thème de la modernité, « Sayonara » nous alerte sur les dangers découlant du progrès technologique. Malgré son style de science-fiction, il participe aussi à ce retour en arrière sur la catastrophe nucléaire de Fukushima et ses conséquences sur la population. Certes les interactions entre la nature et l'homme sont nécessaires pour satisfaire ses besoins. Mais le progrès ne passe pas forcément par un rapport de force. L'homme doit rester attentif, à l'écoute de la nature, sous peine de subir des dommages irréversibles.

Un coup d'œil dans le rétro aussi pour l'animation japonaise qui célèbre ses 100 ans. « Mazingher Z » est l'occasion de constater les incroyables progrès réalisés d'un point de vue graphique mais aussi la progression constante de la popularité à travers le monde. En 2017, avec la projection de plus en plus de films, au cinéma, l'animation japonaise rayonne comme jamais et semble avoir franchi un nouveau cap, notamment hors des frontières du Japon.

Vous serez surpris d'apprendre qu'en 2017, Saint Seiya (en France, les chevaliers du Zodiaque qui est sorti en 1985) est un des dessins animés les plus populaires en Amérique du sud. C'est la preuve supplémentaire du potentiel universel de certaines franchises. Preuve aussi que d'un point de vue de la créativité et de la notoriété, le secteur de l'animation japonaise n'a, aujourd'hui, plus rien à envier au géant américain Disney.

Sur le modèle de Disneyland, on se prend à rêver de l'ouverture d'un parc d'attraction entièrement consacré à l'univers du studio Ghibli (voir l'illustration ci-dessous). Le rêve deviendra, en partie, réalité en 2020 avec l'ouverture d'un parc de 200 hectares à Nagoya, exclusivement consacré au film « *Mon voisin Totoro* ».



« Pour éviter de face à ses problèmes ? »

En 2018, pour se tourner vers l'avenir, le cinéma japonais aura besoin de tous ses « acteurs » et c'est là le problème.

On constate que le cinéma japonais actuel a de plus en plus tendance à se reposer sur ses acquis, à ne plus prendre de véritables risques. **Un manga à succès, super ! On va l'adapter au cinéma. Et si ça marche...on n'a qu'à faire une suite !** Cette logique commerciale, héritée de l'oncle Sam se généralise progressivement à toute l'industrie culturelle au Japon. A tel point que certains réalisateurs, faute de financement, ne peuvent plus développer leurs projets.

Le risque n'est pas que l'identité des films japonais disparaisse mais que le cinéma japonais perde sa capacité créative. Je m'explique : pour assurer le succès commercial d'un film, l'idée des producteurs serait : « allez-y à fond sur les clichés, ça fait vendre ». Car le Japon a bien compris que l'exportation de son cinéma est un important relais de croissance. Personnellement, si j'ai envie de voir un film commercial ou centré sur les effets spéciaux, j'ai déjà assez de choix avec le cinéma et les séries US. Ce n'est pas cela que je recherche lorsque je vais voir un film japonais. C'est quelque chose de plus profond, un subtil mélange de contemplation et d'immersion, et cette manière de faire ressentir les émotions qui n'existe dans aucun autre cinéma.

Autre problème, il n'existe pas au Japon de politique de soutien du cinéma comme c'est le cas en France avec des fonds publics. Il en résulte un système de financement des films totalement opaque. Cela s'explique notamment par un manque de communication entre les professionnels du cinéma et les responsables politiques. Cette situation fait que 80% des recettes sont monopolisées par deux compagnies : la Tōhō et la Shōchiku.

Enfin, il faut savoir qu'à Tokyo, le prix d'une place de cinéma peut atteindre 1 800 yens (plus de 15 euros) au plein tarif. Le Japon se démarque donc par son fort tarif mais également par une faible fréquentation. Les japonais vont en moyenne 1,3 fois au cinéma par an, soit trois fois moins que les Français.



Compte tenu de cette structure et de ces caractéristiques, l'avenir du cinéma japonais se joue maintenant et passe par une réinvention de ses modes de financement. L'émergence de sociétés indépendantes suivant l'exemple tracé par l'Art Theatre Guild ou le *crowdfunding* (qui a financé 10% du film « Dans un recoin de ce monde ») sont de bonnes solutions, mais à court terme et certainement pas suffisante à long terme.

Je termine cette conclusion par un sujet qui me tient à cœur. En 2017, il faut se rendre compte de notre chance, en France, de pouvoir découvrir des films japonais et d'animation au cinéma, très peu de temps après leur sortie au Japon. L'expérience visuelle prend toute sa dimension sur grand écran. Cela grâce à l'action des distributeurs qui sollicitent les grands groupes (UGC, Gaumont...). Je regrette, toutefois, que de nombreuses salles refusent de diffuser des films comme « Lou et l'île aux sirènes » ou « dans un recoin de ce monde ».

« En France, il y a encore cette espèce de raccourci comme quoi l'animation est réservée aux enfants alors qu'au Japon elle s'adresse à tout le monde » avance Amel Lacombe, la fondatrice de la société de distribution Eurozoom.

Pour ma part, je suis allé au Mk2 à Paris et la salle était presque pleine. Il y avait des familles avec leurs enfants, des ados, des adultes... Cela confirme qu'il y a une vraie demande de la part d'un large public pour les films d'animation japonais.

Cette frilosité s'explique aussi certainement par la volonté de ne pas prendre de risques. Pourtant, le succès commercial de « Your name » a prouvé que les risques pris pour l'animation japonaise sont souvent payants.

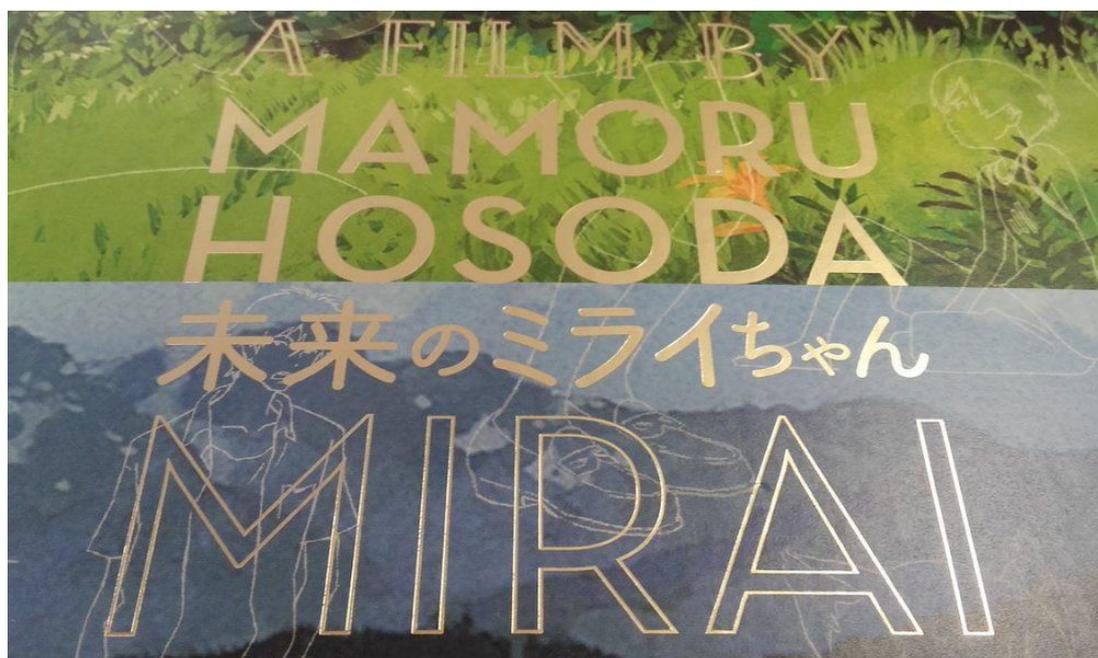
En conclusion, j'espère qu'en 2018, le cinéma japonais saura regarder vers l'avenir pour nous surprendre et continuer à nous faire rêver. Ma liste des films à suivre, en 2018, laisse présager le meilleur. J'attends surtout des réalisateurs qu'ils nous fassent découvrir des scénarios originaux et nous donnent encore plus envie d'apprécier les subtilités de la culture japonaise, la diversité de ses paysages et de nous permettre de retourner voyager dans ce merveilleux pays.



LES FILMS A NE PAS MANQUER EN 2018

L'ANNEE 2018 S'ANNONCE COMME UNE ANNEE RICHE POUR LE CINEMA JAPONAIS. VOICI MA SELECTIONS DES 6 FILMS A NE PAS RATER.

1- « MIRAI » DE MAMORU HOSODA (DATE DE SORTIE : COURANT 2018)



Le réalisateur :

Très vite surnommé «nouveau Miyazaki», le natif de Kamiichi a su garder la tête froide et assumer son statut pour réaliser de grands films d'animation (« Summer Wars », « Les Enfants-Loups », « Le Garçon et la Bête »).

Si on reconnaît, au premier coup d'œil, son identité graphique (les dessins des visages et les expressions), c'est aussi la manière d'aborder le thème de la famille, de la filiation et l'amour qu'il incorpore dans ses histoires que je souhaite valoriser.

Le film :

« *Mirai* » raconte l'histoire d'un jeune garçon qui, suite à l'arrivée dans la famille de sa petite sœur, découvre un jardin mystérieux. Il emprunte une passerelle, lui permettant de voyager dans le temps et de rencontrer sa mère quand elle était petite fille, ainsi que son arrière-grand-père quand celui-ci était un jeune homme. Ces aventures, remplies de fantaisie, permettront à l'enfant de changer de perspective et vont l'aider à devenir le grand frère qu'il est censé être.

Le réalisateur japonais a déclaré que ce projet était très personnel et s'inspirait de sa propre expérience en tant que père de deux jeunes enfants.

En abordant une nouvelle fois le thème de la famille, on espère que le film arrivera quand même à nous surprendre. « *Mirai* » devrait sortir avant l'été 2018, et sera distribué au Japon par Nippon TV.

2- « AVANT QUE NOUS DISPARAISSE » DE KİYOSHI KUROSAWA (DATE DE SORTIE : 14 MARS 2018)



Le réalisateur :

J'ai déjà parlé de KUROSAWA dans la critique du film « Creepy ». Ce que j'aime chez ce réalisateur, et donc, ce que j'attends en 2018 dans ce nouveau film, c'est sa manière de mêler un univers fantastique à l'intime et le romantisme du quotidien. J'espère que le film sera réussi de ce côté-là !

Le film :

Alors que Narumi et son mari Shinji traversent une mauvaise passe, Shinji disparaît soudainement et revient quelques jours plus tard, complètement transformé. Il semble être devenu un homme différent, tendre et attentionné. Au même moment, de curieux phénomènes se produisent en ville. Un journaliste Sakurai décide de mener l'enquête.

Avec ce film, Kurosawa semble retrouver ses ambitions avec une histoire plus aboutie que son dernier film « creepy ». Dans ce film, des extraterrestres ont forme humaine et leur superpouvoir consiste à dérober aux humains une part de leur psychisme, d'une simple touche de doigt. A noter que c'est un film garanti « sans effets spéciaux », et ce n'est pas plus mal.

Avis aux amateurs d'univers étranges et fantastiques, en 2018, le maître Kurosawa est de retour !

3- « FIREWORKS » D'AKIYUKI SHINBO ET DE NOBUYUKI TAKEUCHI (DATE DE SORTIE : 3 JANVIER 2018)



Les réalisateurs :

Deux réalisateurs d'expérience, spécialisés dans l'animé mais qui n'ont jamais connu, à titre individuel, la consécration, au niveau international. Akiyuki Shinbo est connu en France pour les séries Nisekoi, Monogatari et Yu Yu Hakusho. Pour la réalisation de ce film, il est associé à Nobuyuki Takeuchi, un ancien du studio Ghibli qui était un des animateurs principaux pour les films « Ponyo sur La Falaise », « Le Château Ambulant », « Le Royaume Des Chats » et « Le Voyage de Chihiro ».

Le film :

Sorti cet été au Japon, nous aurons le privilège de découvrir « **Fireworks** » en France, dans à peine cinq mois. C'est l'adaptation d'un drama sorti au Japon en 1993. Il raconte l'histoire de **Nazuna**, une discrète collégienne qui va profiter d'une belle journée d'été pour défier ses deux amis **Norimichi** et **Yusuke**, dans une course de natation. Celui qui remportera, aura la chance d'aller assister avec elle au feu d'artifice. Ce que les deux amis ne savent pas encore, c'est que **Nazuma** doit déménager le lendemain, loin d'ici avec sa mère, suite au divorce de ses parents et a choisi de s'enfuir avec le gagnant de la course pour y échapper.

Clairement le film reprend les codes du film « Your name ». Une histoire d'amour contrariée avec des animations magnifiques. Même si on sait à quoi s'attendre, la recette fonctionne et j'ai hâte de le découvrir.

4- « HO LUCY ! » D'ATSUKO HIRAYANAGI (DATE DE SORTIE : 31 JANVIER 2018)



La réalisatrice :

Atsuko Hirayanagi est née en 1975 à Nagano mais elle a étudié les Beaux-Arts aux Etats Unis. C'est assez rare, encore aujourd'hui, pour les réalisateurs japonais d'avoir cette double culture. Son court métrage de fin d'études, déjà intitulé « *Oh Lucy!* », a reçu plus de 30 prix dans des festivals internationaux.

Le film :

Setsuko mène une vie solitaire et sans saveur à Tokyo, entre son travail et son appartement, jusqu'à ce que sa nièce Mika la persuade de prendre sa place à des cours d'anglais très singuliers.

Cette expérience agit comme un électrochoc sur Setsuko. Affublée d'une perruque blonde, elle s'appelle désormais Lucy et s'éprend de John son professeur ! Alors, quand Mika et John disparaissent, Setsuko envoie tout balader et embarque sa sœur, dans une quête qui les mène de Tokyo au Sud Californien. La folle virée des deux sœurs, qui tourne aux règlements de compte, permettra-t-elle à Setsuko de trouver l'amour ?

Ce qui m'intéresse avec ce film, c'est la confrontation entre la culture japonaise et occidentale dans un road trip déjanté. Comme lorsque l'on voyage dans un pays étranger, j'apprécie particulièrement ce mélange des genres, surtout lorsqu'il est abordé avec humour. J'espère que le scénario sera assez audacieux pour ne pas nous décevoir.

5- LE RETOUR DE NAOMI KAWASE AVEC 2 FILMS : « VERS LA LUMIERE » ET « VISION »



La réalisatrice :

Naomi Kawase est née à Nara en 1969. Elle étudie les Arts Visuels à Osaka dont elle sort diplômée en 1989. En 1997, elle devient la plus jeune lauréate de la Caméra d'or pour son premier long métrage, *Suzaku*, présenté à la Quinzaine des Réalisateurs au festival de Cannes. Son travail documentaire est également reconnu au Japon.

Très personnel, le cinéma de *Kawase* reste singulier. Profondément autobiographique, il est traversé par des thématiques liées à l'absence, la souffrance et les épreuves de la vie. Il se caractérise par une grande sensibilité, où la féminité et la poésie sont toujours capables d'apporter une consolation. Par sa manière de filmer aussi, elle se démarque par sa capacité à se projeter dans ses films et existe presque à travers eux.

Très impliquée dans l'apprentissage et la transmission du savoir, elle a aussi fondée en 2010 le Festival International du Film de Nara, dédié à la promotion de la jeune création cinématographique.

On peut reprocher à N. Kawase une certaine complexité de ses messages et rester hermétique à sa manière de filmer. Mais il faut reconnaître qu'elle est actuellement une des réalisatrices japonaises les plus prolifiques et les plus talentueuses. A ce titre, n'hésitez pas à voir ou revoir « les délices de Tokyo » qui est pour moi son meilleur film.

Le film « vers la lumière » (date de sortie : 18 janvier 2018)



Misako passe son temps à décrire les objets, les sentiments et le monde qui l'entoure. Son métier d'audio descripteur de films, c'est toute sa vie. Lors d'une projection, elle rencontre Masaya, un photographe au caractère affirmé dont la vue se détériore irrémédiablement. Un récit hypnotique, plein de poésie, entre un homme qui perd la lumière et une femme qui la poursuit. A noter que la musique est l'œuvre de l'excellent trompettiste Ibrahim Maalouf, proposant un mélange unique et inédit dans le cinéma japonais. Une raison de s'intéresser à ce film.

Le film « vision » (date de sortie : courant 2018)



Une essayiste française en voyage au Japon se rend dans la ville de Nara. Elle fait la rencontre d'un homme mystérieux qui vit dans les montagnes. Malgré la barrière de la langue et de la culture, tous les deux vont se rapprocher.

Si le scénario s'inscrit dans la lignée des derniers films de la réalisatrice, ce film promet d'être une bonne surprise pour le retour de la réalisatrice dans sa ville natale Nara. Le choix de Juliette Binoche comme actrice principale est une très bonne idée. J'ai hâte de voir comment N. Kawase va exploiter le talent et sa sensibilité à fleur de peau.

Pour votre lecture et votre soutien,

あ り が っ と う

Arigato
Thank you
Merci